

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Bergson et le mouvement social contemporain
Autor: Antonelli, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BERGSON ET LE MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

A un publiciste allemand qui se proposait d'étudier l'influence qu'a exercée la pensée du grand philosophe contemporain sur le mouvement social français, Bergson lui-même répondait:¹⁾

„Je n'ai rien écrit sur les questions sociales non plus d'ailleurs que sur les problèmes moraux qui en sont inséparables. C'est de ce côté-là que je me tourne en ce moment; mais il se passera sans doute un certain temps avant que j'arrive à y voir clair. Ma documentation n'est d'ailleurs pas encore suffisante. Pourrait-on tirer a priori de l'ensemble de la doctrine que j'ai exposée jusqu'ici, l'indication de telle ou telle direction sociologique déterminée? C'est possible. Mais pour ma part je n'aperçois pas cette direction. Le propre de la méthode que j'emploie est de ne pas aboutir à un système proprement dit et, par conséquent, de ne pas permettre, dans la plupart des cas au moins, de passer d'un problème à un problème d'ordre différent par voie purement logique. Je n'aurais pas pu tirer de mon *Essai sur les données immédiates*, les thèses que j'expose dans *Matière et Mémoire*. J'ai dû, pour aboutir à celles-ci, me consacrer pendant plusieurs années à l'étude de la pathologie de la mémoire. Sans doute, les conclusions de *Matière et Mémoire*, une fois obtenues, se sont trouvées être le prolongement naturel de celles de l'*Essai*. Mais je n'aurais pas pu effectuer ce prolongement par avance, car beaucoup d'autres prolongements auraient été possibles par la pure logique. Et je ne serais pas tombé justement sur celui-ci. La méthode que j'appelle intuitive ne peut entrer en jeu qu'après l'accumulation d'une quantité considérable d'information positive et elle réclame un effort tout nouveau pour chaque nouvel ordre de problèmes.“

Il semble au premier abord que cette déclaration si précise du philosophe lui-même condamne par avance toute tentative du genre de celle que nous nous proposons de faire ici. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de constater qu'il existe actuelle-

¹⁾ „H. Bergson und die Sozialwissenschaft“ par Goldstein dans „Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik“, 1909.

ment en France des sociologues qui ne dissimulent nullement la grande admiration qu'ils éprouvent pour Bergson, qui ont puisé dans la philosophie bergsonienne les éléments principaux de leurs théories sociales ou du moins les arguments les plus forts en faveur des thèses qu'ils défendent. En un mot il existe des sociologues bergsoniens¹⁾.

Nous avons donc le droit de chercher comment et dans quelle mesure cette influence se manifeste, qu'elle ait ou non trahi la pensée du maître. Mais il faut éviter ici de tomber dans une erreur assez commune et que Bergson lui même a, du reste, relevée²⁾.

Si l'on doit reconnaître que certains sociologues à tendances au reste très différentes, comme M. G. Sorel ou Edouard Le Roy paraissent plus particulièrement influencés, il serait injuste et faux de limiter ainsi à quelques individus ou même à une école la portée sociale de cette philosophie. Bergson n'est pas en effet le solitaire planant au-dessus d'une humanité dédaignée à la façon d'un Nietzsche ou d'un Schopenhauer.

Son génie, plus humain, ne fait que donner vie, en les contractant en quelque sorte dans son œuvre, à des tendances qui, diluées dans le corps social, caractérisent la mentalité propre de notre époque.³⁾ Et c'est par ce caractère de généralité, de so-

¹⁾ Cf. *Bergson et le syndicalisme* par Bouglé, dans *la Revue du Mois* avril 1909; l'étude de M. Pierre Lasserre, dans *l'Action Française* (9, 16, 23, 30 août, 6 septembre 1910). Edouard Le Roy *Une philosophie nouvelle (Revue des deux Mondes* 1^{er} et 15 février 1912). Georges-Guy-Grand, *Un philosophe de la vie (La vie*, 4 et 11 mai 1912) Alfred Fouillée, *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*, 1 volume. Alcan éditeur, 1912.

²⁾ Parlant de l'utilisation de ses théories sur la *durée* par l'école syndicaliste M. Bergson écrivait: „D'autres écoles sociologiques à tendances toutes différentes pourraient aussi bien invoquer cette même conception du changement et je pense que Sorel et Berth seraient les premiers à en convenir. Ce sont leurs lecteurs, plus spécialement leurs adversaires, qui se sont mépris sur le sens des allusions qu'ils font à mes idées et qui ont conclu de ce que Sorel et Berth prônent mon nom, que je devais être le philosophe du syndicalisme. Un article comme celui de M. Bouglé, dans la *Revue du mois* a dû contribuer à propager ce malentendu.“ (Lettre à M. Goldstein).

³⁾ Dans un article de M. Paul Adam intitulé „Jugement de Dieu“ et commentant certains actes, certaines manifestations de violence de l'heure actuelle, on trouve les phrases significatives suivantes: „L'américain William James, les pragmatistes italiens, M. Bergson en France, ont depuis quelque

cialité, que la philosophie bergsonienne méritera de prendre place dans l'histoire à côté de celle d'un Platon, d'un Descartes ou d'un Kant en lesquels se fixa au cours des âges, de par le génie des individus, un moment d'humanité.

* * *

Pour dégager toute la portée sociale de l'œuvre de Bergson, il suffit de se représenter l'état de la science philosophique française au moment où il parut, c'est-à-dire aux environs de 1880¹⁾. La doctrine officielle était alors celle du Kantisme „réduit à sa portée purement critique“, comme dit M. René Gillouin²⁾, savoir à cette double affirmation qu'il n'y a d'autre sorte de connaissance que la connaissance scientifique, d'autre moyen de connaissance que l'intelligence. On ajoutait: la connaissance scientifique est limitée au monde des phénomènes et elle embrasse, en droit tout au moins, ce monde tout entier; les phénomènes biologiques et psychologiques aussi bien que les physiques et les chimiques.

Dans un tel système *la durée* est nécessairement illusion pure et l'idéal de la science universelle, un idéal statique. Or

20 ans émis des thèses qui contestent la souveraineté de la raison. Aux instincts, aux spontanéités, aux sentiments ataviques ces théoriciens restituent la plupart des influences naguère attribuées à la logique de l'intelligence humaine . . .

Hommage offert à la prédominance des passions actives sur l'intelligence méditative, à la prédominance de l'acte individuel sur une pensée législative. M. Bergson doit s'étonner. L'idée qui s'exprime merveilleusement par ses livres et par ses leçons se formule aussi par le verdict des jurés tout ignorants de ses œuvres. Dans les cervelles irascibles aux réflexes brusques, elle vit.“

¹⁾ Bergson est né à Paris le 18 octobre 1859. Il entra à l'Ecole Normale à la fin de 1878 et en sortit agrégé de philosophie en 1881. Il enseigna la philosophie à Angers, Clermont, Paris et devint titulaire de la chaire de philosophie au Collège de France en 1898 et membre de l'Institut l'année suivante. Il a publié „*Essai sur les données immédiates de la conscience*“ (thèse, 1899); „*Matière et Mémoire*“ (1896); „*L'évolution créatrice*“ (1907). A ces œuvres capitales il faut ajouter un „*Essai sur le rire*“ et quelques articles — le paralogisme psycho-physique, introduction à la métaphysique — parus dans la Revue de métaphysique et de morale.

²⁾ Cf. *Bergson* par René Gillouin — Louis Michaud, Paris, éditeur, 1908. — Du même auteur, „*La Philosophie de M. Bergson*“. Bernard Grasset, édit. 1912.

Bergson, partant de la critique de cette idée de *durée*, va bouleverser toute la philosophie précédente. M. Goldstein écrit dans l'étude que nous avons citée: „*Durée réelle*, um diesen Begriff kreisen alle Gedanken Bergsons. Jeder große Philosoph hat einen solchen Begriff mit dem das Eigenste seiner Leistung bezeichnet werden kann. Wie dieses bei Plato die *Idee*, bei Spinoza die Substanz, bei Kant das *transzendentale a priori* ist, so ist bei Bergson *durée réelle*.“

La notion de durée réelle est en effet le point central de toutes les théories bergsoniennes.

Le temps abstrait, *t*, des mathématiciens ne consiste qu'en un nombre déterminé de simultanéités ou plus généralement de correspondances, nombre qui reste le même quelle que soit la nature des intervalles qui séparent les correspondances les unes des autres. La plupart des philosophes ont étendu au monde de la vie et de l'âme de cette hypothèse¹⁾. Bergson va en montrer toute l'insuffisance et il donnera de la durée réelle une notion toute nouvelle en la définissant: „une succession de changements qualitatifs qui se fondent, se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser, sans aucune parenté avec le nombre. Ce sera une hétérogénéité pure“²⁾.

Ayant ainsi opposé le concept de durée réelle à celui de durée mathématique, celui de durée vivante, pourrait-on dire, à celui de durée morte, Bergson va aborder le problème de la liberté et

¹⁾ Kant en particulier, dans sa *Critique de la Raison pure* identifie purement et simplement le temps et l'espace du physicien, le temps et l'espace du psychologue.

²⁾ *La notion d'espace* avait donné lieu à une analyse approfondie de la part de certains philosophes, antérieurs même à Kant, comme Mallebranche et Berkeley. Chez ceux-ci la distinction est très nette entre l'étendue sensible qualitativement différenciée et l'étendue intelligible qu'étudient le géomètre et le physicien. Bergson va faire une critique parallèle mais beaucoup plus compréhensive — puisque celle de la notion d'espace y sera impliquée — de la notion de temps. Sans doute, on pourrait trouver chez certains philosophes grecs, comme Enésidème et Héraclite, l'idée d'un devenir qualitatif opposée à la science spatiotemporelle d'un univers mathématique; mais la thèse Bergsonienne, par la précision de l'analyse et par ses prolongements qui ramènent la notion d'espace elle-même à celle de temps, s'oppose à ces conceptions comme l'éclat du midi à la lueur de l'aube. La légitime réhabilitation des Sceptiques, récemment tentée en Sorbonne, ne saurait ternir la gloire de Bergson.

le renouveler en montrant que „dans l'ordre de la vie, de la durée concrète, l'idée même de détermination nécessaire perd toute espèce de signification,“ parce que notre durée qualitativement déterminée, qui se charge incessamment d'elle-même, est rigoureusement imprévisible.

Le problème de la liberté ne sera donc plus posé dans le temps et Bergson arrive à cette définition: „Nous sommes libres quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste.“

S'il aborde ensuite dans „*Matière et Mémoire*“ le problème des relations de l'âme et du corps, où ailleurs la critique de l'hypothèse Cartésienne du parallélisme, c'est encore sa conception de durée réelle qui va lui donner la clef. Il distingue d'abord, par une analyse subtile, la perception à l'état pur, qui fait partie des choses et il convient de la définir en termes d'action et non plus en termes de connaissance. La mémoire, d'autre part, n'est pas une perception affaiblie, une fonction du cerveau. Il n'y a pas différence de degré, mais de nature, entre la perception et le souvenir. Il existe un monde intérieur, une activité substantielle distincte de la matière et de son mécanisme. Mais, remarque Bergson, la perception pure, partie des choses, c'est un idéal, une limite. Toute perception concrète occupe une certaine épaisseur de durée, prolonge le passé dans le présent et participe par là de la mémoire.

Dès lors, dans le domaine de la vie, entre l'âme et le corps, il n'y aura ni détermination de l'un par l'autre, ni indépendance, ni concomitance; il y aura une relation sui generis. „Etant donné un état psychologique, dit Bergson, une partie de cet état, celle qui se traduirait par une attitude du corps ou par des actions du corps, est représentée dans le cerveau; le reste en est indépendant et n'a pas d'équivalent cérébral; de sorte qu'à un même état cérébral donné peuvent correspondre bien des états psychologiques différents mais non pas des états quelconques. Ce sont des états psychologiques qui ont tous en commun le même schéma moteur . . . Ainsi la pensée est relativement libre et indéterminée par rapport à l'activité cérébrale qui la conditionne, celle-ci n'exprimant que les articulations pouvant être les mêmes

pour des idées absolument différentes. Et pourtant ce n'est pas la liberté complète ni l'indétermination absolue parce qu'une idée prise au hasard ne présenterait pas les articulations voulues.“

Ayant ainsi posé le problème des rapports de l'âme et du corps, Bergson va s'élever jusqu'au problème de la vie elle-même et nous donnera alors le merveilleux livre qu'est „*L'Evolution créatrice*“, digne pendant, dit un de ses commentateurs, du „*De Natura Rerum*.“

Dans la conscience existent divers plans. Nous vivons généralement par le plan le plus extérieur, celui qui touche au dehors, à la matière. Et notre attention se porte le plus souvent sur la valeur pratique, sur la fonction utile de nos états intérieurs. „Or le frottement de la société a rendu ce mécanisme-moteur à peu près identique chez tous les hommes; de là, dès qu'il s'agit de sensations, de sentiments ou d'idées, ces résidus neutres, desséchés, incolores qui s'étalent inertes à la surface de nous-mêmes, comme des feuilles mortes sur l'eau d'un étang.“ Nous sommes ici, remarque Bergson, dans le domaine de l'intelligence.

Mais quand nous voulons appliquer notre effort philosophique au monde de la pensée, cette intelligence ne peut plus nous être d'aucun secours parce qu'alors les éléments mêmes sur lesquels s'exerce notre réflexion, ne sont plus les mêmes. L'intensité d'un état psychologique, en effet, n'est pas une grandeur et elle se refuse à la mesure. Bergson nous montre, par exemple, le désir devenant passion parce qu'il a pénétré l'être: „Toutes vos sensations, remarque-t-il, toutes vos idées en paraissent rafraîchies; c'est comme une nouvelle enfance“. Il n'y a rien là de l'homogénéité qui est le propre de la grandeur, de cette condition nécessaire de la mesure. Nos états internes qui ne sont pas mesurables, ne peuvent pas non plus être enfermés dans la durée du mathématicien, telle que la conçoit l'intelligence pratique, parce qu'ils forment une continuité qualitative. „Que sommes-nous en effet? Qu'est-ce que notre caractère sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous portons avec nous des dispositions pré-natales?“ De là vient que notre durée est irréversible, de là sa nouveauté perpétuelle, chacun des états

qu'elle traverse enveloppant le souvenir de tous les états antérieurs.

Si nous essayons de pénétrer ainsi, pour saisir l'être, dans le monde de la pensée, il nous faut, écartant l'intelligence et les procédés ordinaires de notre connaissance, faire appel à un procédé nouveau: l'intuition. Par une sorte de torsion de la pensée, il faut que nous nous remettions directement en présence de la réalité interne, sans passer par l'intelligence. Or quand nous cherchons alors à saisir ainsi l'être en nous même, il nous apparaît devenir, progrès, croissance, travail incessant de l'activité créatrice, durée. Le maître lui-même a dit l'utilité des métaphores „pour diriger la conscience sur le point précis, où il y a une certaine intuition à saisir.“ Je voudrais, par comparaison, montrer comment je conçois, par intuition, cette notion de l'être vu à travers la vie. On sait que les géomètres raisonnent aujourd'hui sur des mondes à n dimensions tout différents naturellement du nôtre qui est à 3 dimensions. Supposons un monde à 2 dimensions où les êtres intelligents ne connaîtraient des objets perceptibles par eux que la longueur et la largeur, notre troisième dimension n'existant pas pour eux. Tous les êtres, tous les objets leur apparaîtraient sous l'aspect de surfaces. Ce monde peut être schématiquement représenté par un plan: Dans ce plan faisons apparaître un bâton que nous enfoncerons progressivement jusqu'à ce qu'il ait traversé le plan. De ce bâton qui pour nous est immédiatement sensible dans sa totalité, que vont reconnaître les êtres de ce monde à deux dimensions? Ils connaîtront des surfaces *successives* s'élargissant ou se rétrécissant suivant les détails du modelé de ce bâton. Entre ces différentes surfaces successives, ils ne pourront pas établir d'autres liens que celui de la durée, ces surfaces n'étant pas pour eux superposables, par hypothèse.

N'y a-t-il pas là quelque chose d'analogue à la connaissance que nous pouvons avoir de l'être vivant qui grandit, se développe, meurt, mais dont nous ne pouvons prendre conscience de l'unité que par la durée qualitative? Ne pouvons-nous pas dire qu'il n'y a de réalité que dans cette durée, par cette durée, tout le reste n'étant qu'apparence phénoménale?

Considérons maintenant l'être en dehors de nous-même, dans

notre corps... Il nous apparaît comme un courant qui va, vient, de germe à germe, par l'intermédiaire d'un organisme développé. Cet organisme, ce corps ne joue, semble-t-il, que le rôle d'un lieu de passage. Ce qui importe c'est, bien plutôt que ce corps lui-même, la continuité du progrès dont les individus ne sont que la phase transitoire. La réalité est là, dans cet élan vital. Ne parlons plus de la vie en général comme d'une abstraction. A elle revient la fonction réalisante primordiale.

Mais qu'est-ce que cet élan vital lui-même ? Question suprême que se pose le philosophe de „*l'Evolution créatrice*“.

Il se penche sur cette réalité ; il s'efforce de la saisir directement par l'intuition et voici comment elle lui apparaît :

L'élan vital venu on ne sait d'où, est lancé à travers la matière. Devant la résistance, qu'elle lui oppose, il va se briser, exploser à la façon d'un obus dont les éclats suivront des trajectoires nouvelles. Ces éclats, à leur tour devenus obus, devant la résistance de la matière, exploseront et la vie ainsi s'épandra, en gerbes d'action indéfiniment multipliées, à travers la matière.

Dans cette lutte contre la matière, la vie ne remporte pas que des succès ; elle subit des échecs. Il est des obus qui se sont enfoncés dans la matière sans éclater, d'autres qui, avant d'éclater ont dû ruser, biaiser, se glisser à travers les lignes de moindre résistance et ainsi, entre le végétal immobile et l'homme, consacrant pour l'instant le triomphe du vertébré, le philosophe place toute la série des êtres dans son unité. Et la vie, depuis la scission des deux règnes animal et végétal avec leurs branches dérivées, lui apparaît comme une simultanéité d'immenses gerbes aux directions indéterminées jaillissant à travers la matière et où se presse l'afflux vital. Et le philosophe, s'élevant au plus haut sommet de la métaphysique et de la poésie, peutachever son épopee philosophique sur cette suprême vision de la vie :

„Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné par lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi donc tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'aux temps où nous sommes et dans tous les lieux, comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse

du mouvement de la matière et en elle-même indivisible. Tous les vivants se tiennent et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort."

Je sais bien tout ce qu'un exposé succint d'une philosophie aussi riche de matière a d'imparfait. Comme le dit Bergson lui-même, la méthode qu'il appelle intuitive "ne peut entrer en jeu qu'après l'accumulation d'une quantité considérable d'information positive," et le système qui, réduit à son squelette, comme ici, pourrait peut-être prendre aux yeux de certains l'aspect d'un paradoxe, s'impose au contraire et par l'abondance de la documentation rigoureuse et la magie du style à quiconque s'efforce de le pénétrer dans les œuvres du maître. Au reste, notre intention n'était pas ici de faire connaître le philosophe, mais de dégager les éléments principaux de cette philosophie dans le but d'en déterminer la portée sociale. Tout le monde aujourd'hui en France se dit, par snobisme souvent, bergsonien. Mais parmi les sociologues, il en est qui se réclament plus directement du philosophe de la vie. Ce sont ces tendances sociologiques que nous essayerons maintenant de dégager.

PARIS, le 1^{er} juillet 1921. — E. ANTONELLI

(A suivre)

□ □ □

GENERALSTREIK

— Glücklich sehen Sie gerade nicht aus, Genosse Nationalrat, bei dem großen Sieg, den die Blechfanfare Ihrer Partei ins Land schmettert. Wie? Sie waren gegen den Streik? Ich weiß, ich weiß. Laudabiliter se subjecit. Und doch nicht zufrieden?

— Die impulsive, instinktive, explosive Blutwallung des empörten Proletariats? Kommen Sie mir nicht mit Phrasen. Sonst haben Sie ganz vernünftig von der Entwicklung der Arbeiterpartei gesprochen, die sich mit der Zeit friedlich neben die andern stelle, auf gleichem Fuß mit ihnen arbeite, und dass eines Tages